



# Transmission artistique et culturelle

## Regard d'un poète

**Gabriel OKOUNDJI**

*Intervention du 27 novembre 2015 à Grignols (Dordogne)  
dans le cadre des Séminaires des contrats de coopération territoriale  
d'Éducation Artistique et Culturelle  
Isle Vern Salembre*

### **Avant-dire**

Toute chose a une histoire. L'histoire de la conférence qui nous réunit ce jour, a commencé il y a quelques semaines par un appel téléphonique de François Pouthier. Une voix amie est signe qui fleurit la confiance. La confiance est un ciel constellé d'émerveillement auquel aucun regard ne saurait se soustraire. Alors j'ai dit oui à sa proposition, bien que n'étant pas spécialiste en la matière... Tout accord est condamnation... Subséquemment, ma conférence n'en sera pas une, au sens classique que l'on donne à une intervention dans un projet de pareille envergure. Il ne s'agira pas d'un travail de recherche sur l'éducation artistique et culturelle à proprement parler, mais plutôt, le simple témoignage d'un homme ordinaire qui, dans le cours du vivant, a subi l'épreuve de la pluralité des visions du monde.

Avant de partager quelque parole avec vous, il nous faut ensemble nous rappeler que le silence qui précède le dialogue est ferment nécessaire à la sédimentation de la mémoire. Donnons au silence l'achèvement d'un court instant dans l'intuition de l'écoute.

### **Acheminement**

Le matin aux aurores, avant de prendre son envol, l'oiseau pousse un cri, entonne un chant. Si l'oiseau donne de sa voix, ce n'est point du tout pour la gloire de l'inutile, ce n'est pas non plus un merveilleux hasard inintelligent. Cette vocalise sincère de l'oiseau est une parole. Une parole qui contient la vie.

Par son cri, par son chant, l'oiseau décline son identité dans l'universalité et la diversité qui fondent, au jour le jour, l'équilibre du vivant dont dépendent tous les êtres de la terre.

Mais depuis le commencement du monde, l'évidence est que le chant de l'oiseau imite celui de la communauté culturelle des oiseaux ; et le chant de l'Homme, celui de la communauté culturelle des Hommes.

## **Les vertus de la transmission**

Quoi qu'il en soit, toute parole dite, chantée ou écrite, est une transmission. Transmission de l'art de faire, transmission du savoir-être, transmission du savoir devenir, transmission de l'identité culturelle.

L'identité culturelle étant, comme précisé dans l'article 2b de la déclaration de Fribourg, « *L'ensemble des références culturelles par lequel une personne, seule ou en commun, se définit, se constitue, communique et entend être reconnue dans sa dignité.* » (adoptée le 7 mai 2007).

À quoi sert la transmission ? Elle garantit le cours de la vie aux mortels que nous sommes. La transmission n'a qu'un seul dessein : apprendre à chacun à faire confiance à la fragilité inhérente à tous les vivants.

Dans le cas des humains, nous n'avons que les mots et les symboles pour guérir la douleur de l'âme et réparer l'erreur de l'esprit.

Et l'art et la culture ont la magie de rendre à l'homme sa part d'humanité, de le remettre debout malgré la blessure et la maladie, de le faire avancer sur son chemin, à son rythme, malgré les dénivellations de l'existence.

Et l'art et la culture, non seulement aident à penser le monde autrement, mais les créations artistiques et culturelles elles-mêmes ont la vertu d'ajouter au monde qui existe, un autre monde, un monde nouveau.

Il est dit que nul ne peut s'accomplir en étant vide. Qui donne s'accomplit ; qui s'accomplit adhère à la pérennité. Voilà pourquoi, en ce qui nous concerne, que l'on soit éducateur, animateur, médiateur, bibliothécaire, coordinateur ou coordonateur, soignant en atelier, artiste, responsable culturel ou délégué à la culture, et pardon pour ceux que je manque de nommer, nous nous devons d'aménager à hauteur d'homme des espaces propices à la transmission artistique et culturelle, dans les territoires institutionnels que sont le monde de l'éducation, de la santé, de la justice, du handicap, etc. L'objectif étant de favoriser chez les personnes dont nous avons la charge, la réappropriation et la consolidation de l'identité ainsi que la réinsertion sociale, par l'outil artistique et culturel comme objet de médiation.

## **L'art : source de bien-être et vecteur de socialisation**

L'art est un vecteur de socialisation, il vise à favoriser le lien social, c'est-à-dire l'inscription de l'individu dans un groupe. Dans les milieux de l'éducation, de la santé, du handicap, du carcéral... dès lors qu'il y a

un accompagnement artistique qui sache toutefois privilégier davantage le processus plutôt que le résultat de l'œuvre, l'art participe au bien-être, favorise le processus de renarcissisation et apaise la souffrance. Outre l'aspect cathartique qui permet l'expression de la singularité, c'est-à-dire du surgissement des émotions par l'acte créateur, l'art révèle chez l'humain des ressources insoupçonnées, tout en étant, par ailleurs, noble divertissement digne de révéler des pépites dans l'horizon de l'esthétique.

C'est donc par l'action artistique et culturelle qu'il est aisé de convier tout Homme dans sa destinée. En d'autres termes, de le condamner à vivre sa propre liberté d'être au monde.

### **L'éducation artistique et culturelle dans les institutions**

La pratique artistique ne guérit pas l'Homme au sens médical du terme. Cependant, l'art demeure, assurément, l'espace de la survie psychique. À condition de veiller à ce que l'esthétique de l'art pour l'art ne soit pas le but premier.

Ici l'esthétique se doit d'être entendue comme simple écho de la montagne, qui de loin en loin, de proche en proche, sollicite nos sens, pour aussitôt se transformer en esthétique de l'acte éthique, de l'agir ensemble, dans une situation d'implication réciproque entre les membres de l'atelier.

Ici, l'esthétique réside dans la merveilleuse invitation à créer, en toute complicité, dans la joie confiante des uns et des autres. La confiance partagée fait que l'exploit individuel importe peu ; ce qui l'emporte, c'est la réussite dans le collectif. Ainsi l'œuvre et la pratique de l'œuvre deviennent un espace de jeu, de partage, de communication, une invite au dialogue, non pas de raison, mais assurément de passion. Car tout homme contient tout d'abord l'émotionnel dans sa pensée, puis, secondairement, la raison. Il n'est pas juste de mettre l'intelligence et donc le savoir au-dessus de l'émotion.

Pour ma part, j'ai toujours considéré, étant donné que le cœur bat dans la langue de l'émotion, qu'elle est, par conséquent, la première peau, la première cellule, le premier sang, le premier neurone de l'Homme. La grandeur de la pensée n'a pas de limite dans les territoires de l'émotion.

Et l'art est la voie la plus immédiate et le moyen le plus sûr pour atteindre la quintessence des fondements de l'émotion humaine. L'art ne veut rien savoir des schèmes, des concepts, des paradigmes, des contenants de pensée logiques, et des raisonnements cartésiens. Il est ce qui reste quand tout a été exprimé.

L'art ne dit pas le monde, il le montre et c'est tout.

L'art ne cherche pas la vérité, tout simplement parce qu'il approche au plus près le réel.

Or le réel est précaire.

Précaire et anonyme. Anonyme comme le battement du cœur, comme le regard du nourrisson, comme la plainte d'un malade dans sa chambre d'hôpital, comme le bâton de l'aveugle, comme l'éclosion d'une rose au

matin, comme le sentier d'une larme sur la joue, comme le labeur d'une fourmi, comme le lever et le coucher du soleil... Comme votre écoute ce matin de ces quelques lignes de ma parole !

Je viens de dire que la pratique artistique ne guérit pas l'Homme au sens médical du terme. Il faut aussi en convenir, l'initiation culturelle et artistique en milieu éducatif n'est pas le remède contre l'échec scolaire. D'ailleurs l'échec scolaire n'est pas une maladie, l'insuccès n'est pas une tare.

Inciter au livre et à la lecture, ne prétend pas faire « usage » des savoirs, mais simplement donner à l'enfant (ou à l'adulte dans certains cas) la possibilité d'approprier le mot écrit sur une page, voie possible pour atteindre de lui-même, par sa propre quête, dans son propre cheminement, l'émotion de la parole.

Lire, c'est apprendre à recevoir ce que renferme un livre, c'est apprendre à entendre d'une voix étrangère devenue familière, des échos qui réveillent la vie.

Lire, c'est apprendre à observer une parole, dans ce qu'elle révèle de souffle entre le signe et le symbole, entre le chant et le pleur, entre le conte et la légende. Entre la métaphore et l'énigme. Entre l'aube et le crépuscule, c'est-à-dire, entre l'émotion et le savoir.

Lire, c'est réveiller la vie, c'est se réveiller à la vie, aux yeux et aux oreilles de l'univers. Pour cela, il n'est pas important d'être un esthète en matière de connaissance des règles syntaxiques et grammaticales. Aussi, prenons garde de ne pas transmettre l'art et la culture en termes de recettes de vie et de modèle d'une pensée tout fait, ou en termes de savoir cartésien. Car la connaissance est inutile à celui qui ne possède que ça. De toutes les façons, le savoir complet, exhaustif, définitif est impossible. Il est dit que : lorsqu'un homme à l'impression de tout savoir, il est temps pour lui de commencer à apprendre.

L'essentiel dans l'éducation culturelle et artistique n'est pas d'enseigner, ni de soigner au sens médical du terme, mais d'ouvrir les sentiers qui mènent chaque humain vers sa dimension d'homme, c'est-à-dire, vers la meilleure part de la vie, c'est-à-dire, à la conquête du beau et du réel.

Alors notre mission est de semer l'art et la culture en toute humilité - l'humilité est le devoir de qui apprend à accomplir sa tâche au quotidien, avec au cœur de sa pratique, l'interrogation.

Semer l'art et la culture partout où vit l'Homme, qu'il soit en situation de handicap, d'exil, de maladie, d'isolement ou d'incarcération... afin d'éveiller en lui, au tréfonds de son être, l'éclat de la lumière que recèle chaque âme, et du désir qui le tient du côté de la vie.

Rien de tout cela bien entendu n'empêche ou ne dispense de prendre en compte le principe de réalité, c'est-à-dire, le contexte institutionnel et ses contraintes de fonctionnement, les aspects économiques, politiques et financiers.

Semer l'art et cultiver la culture dans les milieux institutionnels dont ce n'est pas la mission première, est un chantier incommensurable qui exige du temps, de la patience et de la ténacité :

- Du temps dans l'élaboration du projet, dans l'explication aux équipes que les artistes ne sont pas en trop ou en plus dans l'institution, que les ateliers ne sont pas un luxe infertile mais une nécessité, que les horaires de leur déroulement ne sont pas à considérer comme de simples aires récréatives pour permettre de « souffler » aux uns et aux autres. Dans cette démarche, il nous faut aller à petits pas, lentement, lors des négociations avec les équipes. En pareille circonstance, toujours se souvenir que seule la lenteur garantit l'éternité du chemin.

- De la patience et de la ténacité dans le déroulement des ateliers, car l'engagement des participants, indépendamment de la qualité de l'offre, est souvent aléatoire d'une séance à l'autre. Surtout, et c'est souvent le cas, quand l'implication des équipes demeure anecdotique.

Tous les médiateurs, coordinateurs et animateurs qui font vivre des ateliers dans les hôpitaux, en prison, dans les Ehpad et dans le médico-social, etc., savent à quel point il est difficile de mobiliser les équipes. La sagesse enseigne : l'issue du chemin n'appartient pas au chemin, mais à celui qui l'emprunte. Et pour qui croit en son chemin, si le geste est lent, la terre sera patiente.

D'où l'importance d'insister – vivre, c'est insister ! Derrière la montagne, il y a une autre montagne –, d'expliquer sans fin ni cesse le sens de notre travail, de dire, de redire, et de dire encore avec la ténacité du pèlerin, avec la sincérité déployée de ceux qui, de leurs mains ont semé la graine du champ dont il se réclament..., que la culture est une nécessité, un droit fondamental, que sa pratique est source d'apaisement, d'espérance et d'émerveillement, que la culture procure un pouvoir de transformation chez l'homme dans sa quête de dépassement, dans sa volonté de se construire en tant que sujet.

Dire et redire avec le souffle de l'évidence : au-delà du jour, il y a un autre jour. Au-delà du jour, la vie poursuit son cours.

Car en ce qui concerne l'art et la culture, lorsque l'on pousse les portes de l'institution, il ne s'agit pas d'une simple traversée du pont. Il s'agit d'affronter les flots sans répit, tout en avançant opiniâtrement.

Et puisque toute promesse tient sa promesse au bout de l'effort, la graine semée germera ! Et en son bourgeon le projet enfin compris, parlé, analysé et porté par l'équipe.

Semer l'art et cultiver la culture dans les milieux institutionnels exige du médiateur culturel, un nécessaire stage de comparaison aux Enfers de Sisyphe, condamné qu'il est à gravir, avec son rocher, encore et toujours la montagne ! Et « *Être artiste, nous rappelle le grand poète Rainer Maria Rilke veut dire [...] mûrir tel un arbre qui ne presse pas sa sève, et qui, confiant se dresse dans les tempêtes printanières sans craindre que l'été puisse ne pas venir. Or il viendra pourtant...* ».

## Éloge aux œuvres issues des ateliers

Semer l'art et cultiver la culture dans les milieux institutionnels dits protégés implique, plus que partout ailleurs, d'être vigilant en matière de choix et de proposition.

Toute œuvre est quête de sens à la vie pour celui qui la produit, toute œuvre est fenêtre ouverte au monde pour celui qui la visite.

De manière générale, il n'y a pas de bon grain culturel réservé aux uns, comme il n'y a pas de l'ivraie sous-culturelle réservée aux autres. L'arbre toujours demeure fier de son écorce et l'écorce jamais ne renie l'humidité du tronc.

À nous de sortir des ghettos par une volonté utopique. L'utopie étant l'étape du rêve que l'homme n'est pas encore préparé à vivre, mais qui une fois atteinte, révèle toute la beauté de l'éloge.

À nous de célébrer l'éloge du travail issu des ateliers artistiques et culturels. La vie, vous le savez, est une forêt touffue. Elle n'est pas un désert. Et dans la forêt, aucun arbre aussi chétif soit-il ne se reconnaît misérable. À nous de veiller à ce que la voix du plus faible ne soit pas éternellement la moins audible.

Les productions issues des ateliers ne relèvent point de l'anecdotique ni de l'événementiel, ni de la marginalité, ni de l'inutile, mais bien de l'engagement sincère et inaliénable de l'Homme dans son rapport au cosmos.

Un engagement qui n'a pas à se justifier ni à attendre de justifications au profit d'une légitimité culturelle. Les œuvres que nos artistes produisent, selon leur sensibilité et leur talent, selon leur disponibilité physique et psychique, eu égard à la lourdeur de leurs traitements, et malgré la maladie ou le handicap – qui je le rappelle ne sont que simple parenthèse, plus ou moins longue certes, mais parenthèse tout de même dans l'infinie existence d'un Homme – ces œuvres donc, ne relèvent nullement d'un travail clandestin. Par conséquent, leur place est évidemment à trouver, dans les espaces culturels officiels de la cité. Et pourquoi pas, au voisinage des œuvres d'autres créateurs, sans étiquette autre que les références permettant leur identification.

Toute œuvre est autonome.

Toute œuvre est souveraine aux conditions de son créateur.

Toute œuvre est où on l'attend.

Tout art est art dans l'élan de son élaboration.

L'art est art dans la destinée de son langage toujours énigmatique. On peut d'emblée l'aimer, ou se laisser apprivoiser, si l'on partage la même sensibilité avec la quête de son créateur ; ou être indifférent voire détester selon que notre sensibilité à cette œuvre ne nous autorise pas l'harmonieuse conjonction d'esprit. Tout art est art. Seule importe l'habileté de son créateur. Le reste est aux antipodes de nos préoccupations.

## À quels publics sommes-nous dévoués ?

Faire jaillir le mot dans la nuit du langage, c'est percer la route du soleil, avec le risque ou de le brûler, ou de se faire brûler. Chaque mot porte en lui un pan du ciel d'où scintillent des myriades d'étoiles, objets de convoitise. Voilà pourquoi derrière le mot, souffle parfois la brise d'une idéologie.

Posons notre regard sur les quatre vocables que voici : *Cosmonaute*, *Astronaute*, *Spationaute* et *Taikonaute*.

L'histoire raconte : c'était au temps de la guerre froide. Américains et Russes se disputaient le monopole de la puissance, avec pour point culminant, la conquête du cosmos. Quand les Russes envoyèrent un homme dans l'espace, donc dans le cosmos, on parla tout naturellement d'un *cosmonaute* et c'était Youri Gagarine, le 12 avril 1961. Frustrés, les Américains s'activèrent, et à leur tour, propulsèrent dans le cosmos quelques semaines plus tard, Le 5 mai 1961, Alan Shepard.

Mais alors comment le nommer ? On ne pouvait reprendre le mot *Cosmonaute*, qui relevait désormais de la propagande communiste. Cette désignation, bien que scientifiquement judicieuse, impliquait de facto l'acceptation par les Américains d'un second rang. Réalité difficile à assumer. Et puisque la course du cosmos est celle des étoiles, c'est-à-dire des astres, qu'à cela ne tienne : on inventa donc *astronaute*. Et les Américains furent satisfaits à l'idée qu'Alan Shepard était le premier astronaute à aller dans le cosmos.

Plus tard, l'Europe devint une puissance spatiale. La guerre froide n'était plus qu'un souvenir. On aurait donc pu se contenter du vocabulaire existant. Cependant, pour ne pas trancher entre deux idéologies, les scientifiques inventèrent *Spationautes*. Donc les Européens (avec Jean-Loup Chrétien, le 25 juin 1982) furent les premiers *Spationautes* à aller dans le cosmos.

Les Chinois à leur tour, ayant réussi l'exploit d'atteindre le cosmos, se devaient bien évidemment de marquer leur singularité. Et pourquoi se priver ? Ils inventèrent *Taikonaute* (Yang Liwei, 15 octobre 2003).

À quoi sert tout ce bordel ? À mettre en scène le sentiment de fierté nationale, qui est un élément de cohésion sociale et un moteur du développement économique. Et sur le plan de la défense, n'en parlons pas...

Ainsi les hommes ont façonné quatre mots pour la même notion, pour désigner le même métier. Et selon l'idéologie des prochains explorateurs de l'espace, on aura des constellationnautes, des galaxionnautes, des nébulotionnautes...

J'ai retracé cette anecdote, bien évidemment pour vous faire sourire et, après le sourire, pour vous inviter à nous interroger sur l'identité du public auquel nous sommes dévoués quotidiennement. Pour qui travaillons-nous ?

D'une institution à l'autre, on parle de publics spécifiques, de publics empêchés, de publics précaires, de publics en difficultés, de publics éloignés..., pour parler des malades, des handicapés, des personnes âgées, des hospitalisés, des détenus, des populations de banlieues, etc., et donc, des groupes qui englobent des réalités diverses.

Qui dit Publics, dit ensemble ou groupes d'individus, à l'intérieur desquels on a des sous-ensembles. Par conséquent, on ne s'adresse pas de la même manière à ces groupes et à leurs sous-ensembles, puisque les attentes ne sont pas les mêmes.

Question : ce terme « Publics spécifiques » sous-entend-il une idéologie ? Laquelle ? Comment en sommes-nous arrivés là, je veux dire à cloisonner des groupes d'Hommes dans une sorte d'archipel, pour affecter à chaque île une dénomination particulière ?

Simple interrogation de ma part, il est dit que toute question n'est pas promesse d'une réponse.

Que nous soyons éducateur, animateur, médiateur, bibliothécaire, coordinateur, coordonateur, soignant en atelier, artiste, délégué à la culture..., que nous exerçons en hôpital, en prison, dans les écoles, dans les musées, en médiathèque, dans les Ehpad, dans les quartiers dits « sensibles » et j'en oublie..., le cœur de notre travail c'est assurément le lien.

Et le lien est au-dessus de toute catégorisation.

Ce lien a pour figure la relation de confiance et de soutien. J'ai dit précédemment que la confiance est un ciel constellé d'émerveillement auquel aucun regard ne saurait se soustraire. Elle donne à l'homme le droit légitime de s'ouvrir au cosmos, et d'oser chanter quand arrive l'instant du chant, de danser si le chœur est à la danse, de peindre ou de dessiner si l'apprentissage est aux arts plastiques..., bref, tous ces actes qui s'inscrivent dans la gratuité originelle du geste, pour donner à voir le « supplément d'âme » que procure l'art.

En tant que travailleurs du lien, nous avons affaire à des personnes, enfants, adultes, jeunes, vieux, chacune unique par son histoire, par son individualité, par sa culture, par son origine sociale, par son rêve d'avenir - Rêve d'avenir que ni la maladie, ni le handicap, ni l'isolement, ni la misère ne peuvent aliéner.

À nous de nous désabonner de toutes les catégorisations. Elles nous étourdissent plus qu'elles ne nous instruisent. Elles nous éloignent plus qu'elles ne nous rapprochent les uns des autres dans l'altérité et dans la dynamique de nos pratiques.

Ma courte expérience de Délégué à la culture au Centre Hospitalier Charles Perrens, me convie à être d'avis de ceux qui pensent qu'il n'y a pas de « Publics Spécifiques ». Car rien de ce qui est vrai pour quelqu'un n'est généralisable.

Cependant, il y a nécessité tout de même de penser des actions culturelles spécifiques, comme celles de Culture et santé, Culture et handicap, Culture et politique de la ville, culture et prison etc. Il nous appartient alors de bâtir des passerelles entre nos institutions, d'ouvrir des murs qui nous isolent, d'harmoniser et de coordonner nos regards pour mieux repérer, ensemble, l'étoile de notre ciel.



Mais notre étoile est bien ici sur terre, puisque notre public est l'Homme.

Cet Homme à l'écoute des bruits de la terre ; cet Homme qui momentanément se retrouve dans un espace difficilement franchissable, qu'est la maladie ou le handicap, et dont il nous faut ouvrir le chemin.

Notre public, c'est l'Homme.

C'est l'homme et son récit.

C'est l'homme dans sa dimension d'homme, dans son intégrité, dans sa totalité, dans sa complexité, dans sa simplicité immédiatement évidente, à l'image de la molécule d'eau, simple molécule qui pourtant renferme en elle, toutes les dimensions de la vie.

Nous devons œuvrer - œuvrer, c'est tout un art ! - pour que l'humain que nous recevons ne reste pas un étranger dans son rapport avec nous, ni ne se sente étrange dans sa demande et son exigence, ses envies et ses fougues, ses doutes et ses certitudes.

Il s'agit d'éveiller une curiosité professionnelle qui aide, qui étaye et qui éclaire la demande tout en la valorisant. Il s'agit d'appliquer quotidiennement cette maxime des Peuls, qui dit : « *Si tu sais que tu sais, tu ne sauras pas. Si tu sais que tu ne sais pas, tu sauras* ». Ou encore, celle de Sénèque : « *Donner, c'est acquérir, enseigner, c'est apprendre* ». En d'autres termes, c'est à eux, à qui nous avons mission d'apporter l'art et la culture, de nous enseigner sur comment les accompagner, comment soutenir leur pas entre l'audace et le vertige, entre le possible et le potentiel..., bref, de nous apprendre à les aider.

## **À propos de l'évaluation des effets de l'éducation artistique et culturelle**

Nous avons le privilège d'accomplir un métier qui est l'un des plus fascinants, des plus admirables, mais des plus difficiles aussi dans l'idéal de sa réalisation, du fait que l'art et la culture en milieu institutionnel demeurent - je pense l'avoir dit - encore, dans bien des cas, une préoccupation de seconde zone.

On a tôt fait de nous dire À quoi tout cela sert-il ?

Mais irait-on demander à quoi ça sert de pratiquer le sport, par exemple ?

Ou alors on s'interroge sur le coût de l'atelier, pour lequel nous dit-on, il n'est pas évident de mesurer l'impact, on réclame des preuves.

Mais nous ne sommes pas des travailleurs de la preuve à la recherche de la mesure exacte et de la vérité absolue, puisque nous sommes des travailleurs du lien social, par la médiation artistique et culturelle. Nous ne sommes pas comme les scientifiques qui passent leur temps à vouloir prouver l'inattendu de l'existence.

Il faut du courage pour travailler sans preuve, et justement, le courage n'a pas de preuve. Et exiger de l'autre des preuves, c'est s'avouer soi-même impuissant à les produire. Nous ne sommes pas des travailleurs de la preuve, à d'autres de les créer !

Je veux dire par là que vouloir à tout prix évaluer et quantifier notre travail, c'est courir délibérément le risque de tomber dans une sociologie de la consommation culturelle.

On exige parfois de nous des mesures statistiques, elles seraient objectives, mathématiques, sur les effets bénéfiques de l'éducation artistique et culturelle.

Peut-on rigoureusement mesurer ce qui se transmet d'émotion à émotion ?

Peut-on mesurer l'amour - La belle amour humaine ?

Je parle d'amour, en rappelant que toute demande quelle qu'elle soit, est avant tout une demande d'amour. En matière d'éducation artistique et culturelle, la demande aiguise la demande autour du désir de l'objet de la médiation ; et cette demande, pour parler comme Lacan, « *demande toujours quelque chose qui est plus que la satisfaction à quoi elle fait appel* ».

Alors mesurer quoi ! La performance ? Quand on sait que la clé de toute raison d'évaluation se trouve, simplement, dans le vécu d'un atelier ? Tournons-nous du côté du Centre Hospitalier Charles Perrrens à Bordeaux :

- Lors d'un concert de musique ouvert à tous, les musiciens invitent à tour de rôle les patients qui désirent chanter quand, contre toute attente, un patient mutique réclame subitement le micro et se met aussitôt à chanter des refrains...

- Lors d'un atelier de danses africaines dans une unité de soins, une patiente IMC s'est levée à deux reprises de son fauteuil, pour esquisser, non sans joie évidente, des pas de danse, à la grande surprise des membres de l'équipe, à commencer par le cadre infirmier...

- Au cours du Printemps des poètes qu'organise le Pôle Culture du Centre Hospitalier Ch. Perrrens, des artistes passent dans les unités de soins, pour de courtes prestations. Dans une unité dite fermée en raison de la gravité de la maladie, c'est là, de façon inattendue, que les patients nous ont plus d'une fois impressionnés, lorsqu'ils récitent par cœur leurs propres poèmes dont même l'équipe souvent n'a pas connaissance. J'ai souvenir de l'émotion née d'un poème qu'une patiente récitait pour la première fois en public. Le poème parlait de son amour à sa mère. Les mots de la patiente semblaient interroger le monde, mais c'est elle qui s'interrogeait elle-même dans la nuit du cri, dans l'espoir de guérir de sa réponse...

- Un autre jour encore, au cours de l'atelier de danses africaines : une patiente a dansé de tout son corps, non sans rythme dans la peau, pendant longtemps. À la fin de l'atelier, elle a regagné, apaisée, son unité d'hospitalisation. Deux jours plus tard, le psychiatre nous a révélé que sa patiente s'était métamorphosée, au point qu'ils envisageaient avec l'équipe soignante, la baisse de son traitement, ensuite sa sortie. Et cette patiente est sortie depuis !

Ce sont ici des choses vues, des révélations qui déjouent dans la plus grande liberté tous les augures. Les exemples à l'image de ceux que je viens d'évoquer sont nombreux, impossible de tous les citer. Certains sont

beaucoup moins spectaculaires, parfois infimes, mais déjà, un peu de joie apporte du soleil dans l'eau froide. Un peu d'apaisement, un peu de découverte..., avec ce peu, juste ce peu... faire reculer un peu l'angoisse et la souffrance, ce n'est pas rien !

Je signalerai simplement à votre attention que le Pôle Culture du Centre Hospitalier Ch. Perrrens a pour bannière la devise suivante : *Faire de l'art une alliance humaine*. C'est de cette devise que découle l'esprit de travail de son équipe.

Dans la dynamique de cette alliance humaine, lorsque les conditions du lien sont favorables, l'Homme parle à l'Homme, l'âme parle à l'âme, dans le partage, dans la communion du faire et de l'agir artistique et culturel. C'est là que le geste (de peindre, de dessiner, de sculpter...) s'avive dans son élan, c'est là que le rythme et la cadence aiguissent le corps dans la danse, c'est là que la révélation du poème se décline dans l'ivresse douce de la souffrance et de l'émerveillement, c'est là que se produit l'étincelle de la flamme qui éclaire et les yeux et le visage et le corps tout entier, c'est là qu'avec le sourire de satisfaction, on entend une voix humaine qui dit : merci !

Toutes ces réalités sensibles, émotives, affectives, intellectuelles et contemplatives aident l'homme à devenir plus que lui-même ; tous ces « mercis » lui viennent du cœur... Et comment donc les traduire en données arithmétiques ?

Une voix humaine qui dit : merci ! La simplicité de ce mot n'a pas de lieu. Il est lueur de toutes les âmes habitables du monde...

## Clôture

Le métier que nous faisons relève de la gageure, il vise un petit miracle. Tout miracle tient d'un ingrédient poétique. N'est-ce-pas mes chers amis ?

Un miracle qui rend la houle à la mer et l'hirondelle au printemps, afin que les étoiles sortent de leur temple céleste pour se poser aux pieds de l'Homme, sans troubler la terre dans sa course entre l'aube et le crépuscule.

Tous les chemins de l'éducation artistique et culturelle partent de la poésie et mènent à la poésie. Est-il besoin de rappeler que la poésie est le premier sentiment littéraire et artistique ?

Le matin aux aurores, avant de prendre son envol, l'oiseau pousse un cri, entonne un chant...

On n'épuise jamais la totalité de la parole.

Toute parole est une avant dernière parole.

De ce que ma bouche n'a pas prononcé aujourd'hui, tout reste à dire !

Je clos mon souffle et je vous remercie de votre attentive écoute.

**Gabriel OKOUNDJI**

Poète, psychologue clinicien, Hôpital Charles Perrrens  
Délégué à la Culture

## Biographie

Gabriel Mwènè Okoundji est poète et psychologue clinicien. Il a reçu entre autres, en 2014, le Prix Mokanda et le Prix Léopold Sédar Senghor pour l'ensemble de son œuvre, en 2011 le Prix spécial de Poésie de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, en 2010 le Grand Prix littéraire d'Afrique noire pour l'ensemble de son œuvre et le Prix Coup de Cœur 2008 de l'Académie Charles-Cros pour « Souffle de l'Horizon, Destinée d'une parole humaine ». Il est publié aux éditions de l'Harmattan, William Blake et Fédérop.

Il a été jusqu'en 2013, chargé d'enseignement à l'université de Bordeaux et à l'université Michel de Montaigne. Depuis 2012, outre ses consultations de psychologue clinicien au sein de l'hôpital Charles Perrens, il occupe, sur décision du Directeur de l'établissement, les fonctions de Délégué à la culture.

## Publications

Gabriel Mwènè Okoundji, *Comme une soif d'être homme, encore*, Éd. Fédérop, 2015.

—, *Apprendre à donner, apprendre à recevoir*, Éd. William Blake & C0, 2013. Rééd. Éditions APIC, Alger, 2014.

—, *Stèles du point du jour*, Éd. William Blake & Co édit., 2011.

—, *Au matin de la parole*, Éd. Fédérop, 2011. Rééd. Éditions APIC, Alger, 2012.

Jean-Claude Tardif (coordination), *Gabriel Okoundji, Le quêteur de souffle*, Revue À l'index, coll. Empreintes, 2015.